

père, dans notre région, au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, la famille de saint François de Paule.

M. l'abbé Vanel remonte ici de l'effet à la cause : après avoir fait juger l'arbre par ses fruits, il arrive logiquement aux détails merveilleux de la culture.

Avec lui, nous entrons dans le vif de la vie religieuse chez les Minimes, et, dans la deuxième partie de son travail, si justement intitulée « les Moines », nous touchons du doigt le principe de tant de sainteté.

Procédant par tableaux, l'auteur nous montre successivement le religieux dans sa cellule et le religieux dans le monde.

Dans le cloître, les Minimes font l'apprentissage des vertus héroïques recommandées par le saint fondateur, de cette humilité incomparable qui est leur plus bel apanage ; de cette triple vertu d'obéissance, de pauvreté et de chasteté dont ils partagent la glorieuse couronne avec les ordres monastiques, enfin de cette abstinence quadragésimale perpétuelle, qui leur appartient en propre comme observance, et qui fait de leur vie entière un carême sans fin.

Au dehors, nous les voyons surtout aux prises avec les protestants. Devant nous, l'historien fait défiler tour à tour les plus grandes figures de l'Ordre : ici, c'est le P. Ropitel, qui réduit à néant, dans une conférence fameuse, les objections du ministre Viret ; là, c'est le P. François Humblot, l'un des premiers prédicateurs du temps, terrible joûteur dont les Huguenots avaient fort à se plaindre ; plus loin, c'est le P. A. Périer, un Lyonnais aussi recommandable par sa science que par sa sainteté, et dont on fait le visiteur de tous les couvents de France ; ou encore, c'est le P. Gaspard Dinet et le P. Antoine de Bologne, vrais modèles de cette amitié profonde qu'on trouve si fréquemment dans le cloître et qu'on arrache l'un et l'autre à leur cellule pour